

Marie-Jeanne Rosignol

Université de Paris VII

LE TOMBEAU DE PAMELA (HARRIMAN)

En mars 1997, Adam Gopnik, dans l'éditorial du *New Yorker*, rendit hommage à Pamela Harriman, décédée le 5 février précédent à Paris au cours de son mandat d'ambassadeur américain à Paris.¹ Sans doute n'aurait-il jamais songé à se pencher sur la carrière de l'égérie politique de Bill Clinton s'il n'avait été surpris par la férocité des attaques qui saluèrent la mort de celle-ci. Si on l'en croit, les plus méchants furent les Anglais, l'*Economist* et le *Times* en particulier, la presse américaine venant en deuxième position, alors que les Français se comportaient avec élégance.

Avant d'avoir eu connaissance de l'article d'Adam Gopnik, en ce qui me concerne, c'est également un article impitoyable, lu dans l'*International Herald Tribune* (« Women's Work » par Maureen Dowd, publié tout d'abord dans le *Washington Post* du 16 février 1997) qui m'a poussée à m'intéresser à Pamela Harriman, et plus précisément, à la façon dont la presse américaine avait rendu compte de sa carrière au moment de sa mort, dans diverses chroniques nécrologiques ou articles d'opinion. Je travaillais alors sur les femmes dans les relations internationales, d'un point de vue assez théorique, et il me parut utile d'essayer de comprendre, plus concrètement, comment une femme ambassadeur avait pu être si cruellement décriée. C'était, je le compris plus tard, une entreprise assez naïve de ma part, car Pamela avait toujours eu beaucoup d'ennemis. Mais cela ne l'en rendait que plus intéressante : il s'agissait de comprendre des critiques, mais aussi d'appréhender le phénomène de « mauvaise réputation » publique, dans lequel dans les médias sont toujours partie prenante.

Quoi qu'il en soit, il est d'ordinaire assez rare qu'une personnalité soit attaquée avec tant de violence immédiatement après sa mort : que reprochait-on à Pamela Harriman ? qu'avait-elle fait de si grave qu'elle ne puisse

1. Je préférerais utiliser le terme « ambassadrice » pour parler d'une femme-ambassadeur, mais les collaboratrices de Pamela Harriman à l'Ambassade des États-Unis à Paris m'ont indiqué que ce terme continue à s'appliquer ... à la femme de l'ambassadeur, et induirait donc une fâcheuse confusion. Je respecterai donc cet usage diplomatique, par respect pour l'affection sincère que ses collaboratrices portaient à Pamela.

bénéficiaire, comme d'autres puissants de ce monde, d'un petit délai de grâce avant que l'on ne vienne ternir sa mémoire ? Mon enquête s'est développée comme suit : il fallait tout d'abord s'assurer que ces attaques ne s'expliquaient pas tout simplement par une grande incompetence de l'intéressée ; une fois cette assurance obtenue, je me suis rendu compte que le principal reproche sous-jacent à toutes les critiques avait trait à la notion de « séduction ». Les journalistes employaient le terme avec les connotations péjoratives que lui attribue la morale commune ; mais dans certains articles, les références à la séduction de l'ambassadrice s'inscrivaient en outre dans le cadre d'un débat entre féministes et non-féministes sur la nature de la féminité. C'est donc autour de cette notion fondamentale que se révèle le mieux l'entreprise de « mainstreaming » des grands médias, dans toute sa complexité (tous les chroniqueurs n'étant pas d'accord sur le sujet).² Enfin, je me suis demandée si cette entreprise de normalisation ne s'étendait pas également à une certaine conception du métier d'ambassadeur, tel que Pamela et d'autres l'avaient pratiqué.

Mon étude a principalement porté sur les articles du *New York Times* dans le mois qui a suivi son décès. Mais j'ai également consulté ce journal, ainsi que d'autres publications américaines, à partir de la nomination de Pamela Harriman au poste d'ambassadeur à Paris en 1992. La lecture des deux biographies qui étaient déjà parues au moment de sa mort permet également de mieux maîtriser les données qui ont nourri l'ire de certains journalistes.³

Que reprochait-on à Pamela Harriman ? Tant de critiques auraient pu être liées à son activité d'ambassadeur à Paris. Après tout, jusqu'à son mariage en 1971 avec Averell Harriman, ancien diplomate et gouverneur de New York, elle n'avait jamais ouvertement eu de rôle politique, et encore moins de carrière professionnelle, dans la diplomatie ou toute autre branche d'activité. Se serait-elle mal acquittée des fonctions qu'elle n'embrassa donc qu'à partir de l'âge de soixante ans ? Maureen Dowd, sa critique la plus virulente, évoque à peine les années Reagan, période où Pamela Harriman redonna énergie et courage aux dirigeants du parti démocrate depuis sa maison de Georgetown. Perfidement, elle suggère ensuite que Pamela Harriman ne laissera pas de trace dans les annales de la diplomatie (« will never be seen as

2. À « mainstreaming », je préfère le terme de « normalisation », que j'utiliserai par la suite.

3. Christopher Ogden, *Life of the Party* (New York : Warner Books, 1996) et Sally Bedell Smith, *Reflected Glory : The Life of Pamela Churchill Harriman* (New York : Simon and Schuster, 1996).

a great figure in the world of diplomacy »). Dowd doit cependant admettre, à contrecœur, que « in her final role she did gain some respect as Ambassador to France. »⁴

Il s'agissait plus que d'« un peu de respect ». Un long article du *New York Times* du 18 janvier 1994, rendant compte des deux premières années d'activité de Mme Harriman au poste d'ambassadeur à Paris, n'avait alors que des éloges à formuler. À peine arrivée, Pamela s'était trouvée confrontée aux querelles américano-françaises liées aux négociations du GATT : elle s'était alors attirée la confiance des négociateurs français. En dépit d'autres crises, elle avait rapproché Américains et Français à Paris et le *New York Times*, en 1996, rapportait l'inquiétude des autorités françaises à la perspective du départ de Pamela Harriman. Le journaliste concluait : « Her presence is widely credited with helping to bring about a considerable improvement in the tone, if not the substance of French-American relations ».⁵ À cette réserve près, sur laquelle nous reviendrons, le bilan était globalement positif. Sa biographe, Sally Bedell Smith, qui n'a aucune mansuétude pour les défauts et faiblesses de Pamela, décortique le séjour parisien de l'ambassadrice mais ne trouve rien de grave à redire, au contraire. Le français de l'ambassadrice n'était pas parfait, elle cédait aux plaisirs d'une « superficial publicity », mais il y eut d'incontestables « achievements ». C'est en remplissant cette haute fonction que Pamela Harriman aurait dû connaître son heure de « public triumph and personal vindication », mais celle-ci ne vint jamais.⁶

Lorsqu'on lit l'article de Maureen Dowd, on se rend compte que les principales critiques formulées envers Pamela Harriman ne portent pas sur son activité professionnelle, mais sur le type même de femme que l'ambassadeur avait représenté toute sa vie et que de tardifs efforts professionnels n'avaient pu effacer des esprits : Pamela était une séductrice, une « femme fatale » ambitieuse qui a maintenu toute sa vie un train de vie luxueux grâce à d'archaïques stratégies, dont les femmes modernes doivent avoir honte. Les qualificatifs de « geisha », « courtisane » sont utilisés dans cet article sur un mode péjoratif, bientôt suivis d'ailleurs de « vixen », franchement méprisant. Quelles qu'aient été les qualités de Pamela en tant qu'égérie du parti démocrate et ambassadrice en France, elles ne pouvaient réparer les prétendus errements de sa vie privée passée : c'est donc ce constat moralisateur que l'on retrouve majoritairement, décliné sur différents modes, plus ou moins virulents, dans la presse anglo-saxonne. Comme le dit avec une juste ambiguïté

4. *Washington Post*, 16 février 1997

5. *New York Times*, 6 octobre 1996.

6. Smith 387-399, 437.

Marylin Berger dans un article d'information paru en première page du *New York Times* le lendemain de la mort de Pamela Harriman :

However great her accomplishments, she could never put to rest the legend of the captivating woman who snared some of the world's richest and most attractive men on two continents, marrying three of them.⁷

Ce même article ne manque cependant pas de rappeler son dynamisme au poste d'ambassadeur des États-Unis en France :

That she was a woman with a past enhanced her standing with the French. Her energy went into 16-hour days dealing with questions of international trade, NATO expansion and the war in Bosnia, and working the telephone to Washington late into the night, trying to forestall cuts in the Foreign Service budget.

Mais voilà, la belle image est ternie. Comme on le voit, les critiques concernant Pamela ont trait aux « transgressions »⁸ envers les codes sociaux dominants qui marquèrent sa vie privée. Ce sont ces transgressions sexuelles, sociales, morales, que les médias rejettent comme inacceptables. On pourrait expliquer ce rejet en disant que, comme dans le cas de Bill Clinton, des médias à la fois puritains et voyeurs donnent un poids considérable, voire excessif, à la vie privée d'une personne publique ; mais il s'agit d'autre chose, car dans le cas de Pamela, à la différence de celui de Bill Clinton, sa vie privée fut longtemps sa seule vie et les journalistes ne pouvaient pas ne pas en parler.

En portant un jugement négatif sur cette vie privée, les médias se livrent donc à un exercice de normalisation où ils s'inspirent de la morale traditionnelle ; mais, ce qui est plus inattendu, c'est que l'on peut repérer, dans les attaques menées contre Pamela, une tentative plus ou moins consciente de normalisation féministe du succès féminin : celui-ci ne doit pas ou ne doit plus passer par la séduction et la vie privée.⁹ Face aux féministes, des philosophes non féministes ont vanté les forces de la féminité traditionnelle et de la séduction en général, qui selon eux n'est pas l'apanage des simples femmes. Pour bien comprendre les termes de ce débat, que l'on retrouve en partie évoqués dans les articles opposés de Maureen Dowd et d'Adam Gopkin, il est bon d'en rappeler les termes, même de façon nécessairement très succincte.

Jean Baudrillard, dans un petit ouvrage de 1979, avait fait l'éloge de la séduction, « maîtrise de l'univers symbolique », supérieure au pouvoir qui « ne représente que la maîtrise de l'univers réel ». Il s'en était alors pris aux féministes, qu'il accusait, puisqu'elles rejetaient l'artifice, d'entretenir une « féroce complicité [...] avec l'ordre de la vérité »,¹⁰ ordre du pouvoir

7. *New York Times*, 6 février 1997.

8. Adam Gopkin, *The New Yorker*, mars 1997.

9. Merci à Nancy Green de m'avoir lancée sur cette piste.

bourgeois répressif, mais aussi ordre dénué d'imagination. La plupart des féministes américaines rejettent effectivement les analyses de Baudrillard au profit de celles de Luce Irigaray qui ne voit qu'une « mascarade » dans ces « conventions de séduction ». ¹¹ Pour Baudrillard, la séduction enrichit les rapports humains, en évitant qu'ils ne s'engluent dans un réel prétendument transparent ; pour la majorité des féministes, il s'agit d'une stratégie archaïque, dictée autrefois par les contraintes de l'ordre patriarcal, et que l'on doit combattre aujourd'hui. ¹² Il est fort possible, comme le dit Adam Gopnik avec ironie à propos des critiques de Pamela, que :

Had this life been played out in the eighteenth century, she would undoubtedly be the subject of an admiring biography or two by a feminist professor. ¹³

Pour Maureen Dowd, il ne fait pas de doute que la séduction est à proscrire à l'avenir comme stratégie de succès ; afin de mieux défendre son point de vue dans son article ouvertement consacré au problème de la réussite féminine (« Women's Work »), elle retrace le parcours selon elle exemplaire de Kay Graham, propriétaire et longtemps gestionnaire du *Washington Post* (incidemment le journal où est employée Maureen Dowd), en l'opposant à celui de Pamela Harriman. Autant Kay reçoit d'éloges, autant Pamela est vilipendée (« one full of guile, the other guileless, one self-centered and showy, the other shy and modest, one promoting herself as a great sex-symbol, the other painfully insecure »). On nous présente une Kay angélique qui, elle, a réussi « by grit, intelligence, and hard work » alors que Pamela « tailored herself to trap dukes, princes and millionaires ».

Quelqu'immenses que soient les qualités de la propriétaire du *Washington Post*, il faut être une chroniqueuse bien mal informée pour mettre sur le même pied la jeunesse dorée de Kay Graham au sein d'une famille patricienne et cultivée, avec l'éducation succincte donnée à Pamela Digby par des parents aristocrates ruraux désargentés. ¹⁴ À son entrée à l'université, Kay Graham n'avait pas la moindre idée des aspects matériels de l'existence : en une anecdote sidérante, elle raconte qu'elle portait ses vêtements sans jamais les laver car, ayant toujours vécu entourée de domestiques qui entretenaient sa garde-robe sans la consulter, elle ignorait tout de ce mécanisme basique de propreté. À peu près au même âge, Pamela se demandait quel était l'avenir de

10. Jean Baudrillard, *De la séduction* (Paris : Galilée, 1979), 19.

11. Andrew Ross, « Baudrillard' Bad Attitude » 216 et « Introduction » 1-8, in Dianne Hunter, ed., *Seduction and Theory. Readings of Gender, Representation, and Rhetoric* (Urbana and Chicago : University of Illinois Press, 1989).

12. Voir l'article sur les stars et la séduction, dans le même ouvrage, où les féministes adoptent une perspective non critique envers la séduction féminine.

13. *The New Yorker*, mars 1997.

14. Kay Graham, *Personal History* (New York : Random House, 1997).

son mariage avec un alcoolique incapable, certes de très bonne famille puisqu'il était le fils de Winston Churchill. Si, comme le dit Maureen Dowd, Kay était Mélanie et Pamela Scarlett, on apprécie mieux les limites des prescriptions moralisatrices de la journaliste : après tout, c'est Scarlett qui sauve la plantation, pas une fois, mais dix fois.

La séduction n'était-elle pas la seule façon, ou une des seules façons, dont Pamela pouvait s'arracher à un environnement familial qui ne correspondait pas à ses ambitions et, on le vit plus tard, à ses capacités ? En exagérant un peu, c'est ainsi qu'Adam Gopkin présente l'ascension de Pamela :

The life story of Pamela Harriman [...] reads like one of those bad novels in which women with gumption to spare come from nowhere and make the world their private property. As fiction it is old and tired, but when a real woman pulls it off it is quite wonderful, probably because the real world's deck is so heavily stacked against real women.

La séduction, si peu morale soit-elle, n'est pas une valeur patriarcale et archaïque, poursuit ce chroniqueur : c'est une dimension fondatrice des rapports de pouvoir. Reconnaissons sans hypocrisie, dit-il, qu'elle est implicitement appréciée chez les hommes ; le véritable féminisme, semble suggérer Adam Gopkin, serait de l'apprécier chez les femmes aussi :

Ambition driven by grit, gall and sexual guile are still widely considered unseemly in a woman. In those bad but best-selling novels about such women they are usually portrayed as unprincipled hussies, to use the polite old-fashioned word. By contrast, men propelling themselves upward in the same manner are usually treated as admirably ruthless and cunning go-getters.

Face au cynisme assez réaliste d'Adam Gopnik, Maureen Dowd, dans son enthousiasme pour Kay Graham, lui confère le compliment suprême en écrivant : « she did not owe her importance to seduction ». On reste perplexe.

Pourtant, le passé de Pamela l'avait formée à son futur métier d'ambassadeur. Et si les médias avaient exploré ce passé avec un véritable souci d'objectivité, ils auraient découvert un long apprentissage. Mais peut-être, comme un certain nombre d'ambassadeurs, les journalistes méprisent-ils une certaine dimension de la carrière diplomatique à laquelle, sans le savoir, elle s'était préparée. Car, contrairement à ce que prétend sa biographe Sally Bedell Smith (« She achieved her own fame in their reflected glory »),¹⁵ Pamela Harriman ne vécut pas dans l'ombre de différents grands hommes avec lesquels elle convola ou vécut, elle assumait auprès d'eux un certain nombre de tâches

15. Smith, quatrième de couverture

socialement indispensables qui lui permirent un jour de briguer sans honte un poste d'ambassadeur pour elle-même.

Outre sa séduction sensuelle, les succès masculins prestigieux de Pamela Harriman, tels que Ed Murrow ou Averell Harriman entre autres, s'expliquent en effet en grande part grâce à son art de recevoir et de mettre en contact des personnes et personnalités. Dès Londres et les années de guerre, elle fut célèbre par ses capacités à tenir et animer un salon. Maureen Dowd en fait peu de cas, mais il s'agit pourtant bien d'un art : bien recevoir implique toute une série de talents, qui ne s'acquièrent pas en un jour. La liste des invités doit être mûrement réfléchie et la maîtresse de maison doit se consacrer à eux sans se mettre en avant. Elle doit offrir un cadre harmonieux et de bon goût, ce qui implique un intérêt pour la décoration et l'art ; ses tenues et son apparence doivent également viser à une discrète perfection ; menus, vins et fleurs eux aussi ne peuvent être choisis au hasard. Il faut en particulier qu'une bonne hôtesse note les menus qu'elle sert pour ne pas les présenter deux fois aux mêmes invités, et qu'elle se souvienne des conversations tenues à sa table pour connaître davantage les centres d'intérêt de ses hôtes et pour leur en parler lors de rencontres ultérieures (d'où la nécessité de prendre des notes pendant le repas). Tous ces talents d'ordre diplomatique, Pamela les acquit progressivement, en se formant auprès d'hôtesse célèbres comme Louise de Vilmorin ou la duchesse de Windsor.

Lors des années 1980, alors que le parti démocrate était en plein dé-sarroi, elle sut transformer son domicile de Washington en lieu de rencontre pour personnalités qu'elle charmait par son accueil gracieux et généreux, afin de mieux les faire ensuite travailler ou contribuer au parti, ou de leur faire connaître de jeunes dirigeants d'avenir tels Bill Clinton. Cette technique ne contribua pas peu à redonner courage et dynamisme aux élites démocrates et elle la reprit à Paris avec beaucoup de succès pour rapprocher dirigeants américains et français. Secondée par une assistante dévouée, elle organisa également au cours de la campagne de Bill Clinton d'immenses réceptions à but lucratif (*fund raisers*) qui remplirent les coffres de la campagne du jeune gouverneur. Cela faisait d'elle une excellente candidate au poste d'ambassadeur à Paris, où elle avait longtemps vécu. Mais on ne trouva pas une telle présentation de la carrière de Pamela dans les journaux américains au moment de sa mort, ce qui reflète une certaine ingratitude de la part de ces mêmes élites libérales qui avaient su utiliser ses relations, ses compétences, mais aussi l'argent de son mari. On peut aussi penser que cette dimension « sociale » de la diplomatie et de la politique met mal à l'aise les publicistes libéraux, qui la méprisent : on ne veut voir aujourd'hui en un diplomate que le haut fonctionnaire responsable de dossiers internationaux.

Pour bien comprendre ce malaise, il faut évoquer le cas particulier du recrutement des ambassadeurs aux États-Unis : les ambassadeurs sont choisis parmi les meilleurs éléments de la diplomatie (*Foreign Service*), dans la société civile (ce fut le cas, par exemple de John Kenneth Galbraith, envoyé en Inde par JFK), ou parmi les plus généreux donateurs de la campagne du président nouvellement élu. Les ambassadeurs américains ne sont donc pas toujours des professionnels de la diplomatie, entendue au sens étroit et corporatiste du terme. D'autres pays, la France en particulier, se permettent également d'envoyer des non-professionnels aux plus hauts postes de leur diplomatie à l'étranger, mais cette pratique reste plus discrète qu'aux États-Unis, où les observateurs libéraux n'y voient souvent qu'un vestige anachronique du « *spoils system* ». La nomination d'amateurs à ces postes si sensibles et si convoités ulcère les professionnels, comme on pourrait s'y attendre. Trente pour cent des postes leur sont en effet attribués, ce qui ne manque pas de retarder les carrières des diplomates de carrière. Récemment, un éditorial du journal électronique *American Diplomacy* lançait un vibrant appel en faveur de la disparition de ces nominations politiques en concluant par la phrase : « it is a commonplace of human experience that skilled work requires a skilled workman ». ¹⁶

L'objectivité des critiques des diplomates de carrière envers les non-professionnels doit être mise en question : souvent, les amateurs arrivant dans un poste ont dû faire face à l'hostilité des professionnels. D'ailleurs, dans le même éditorial, Mattox devait pourtant admettre qu'un certain nombre d'ambassadeurs amateurs avaient fait du bon travail dans le passé (il citait Averell Harriman, entre autres).

Dans la perspective qui nous intéresse ici, il est surtout important d'ajouter que, sans ces nominations, bien peu de femmes auraient été nommées ambassadeurs. Le *Foreign Service* a longtemps interdit aux femmes diplomates de poursuivre leur activité professionnelle après leur mariage et, de fait, les femmes ambassadeurs professionnelles ont mené des vies de célibataires (voir les chiffres donnés par Ann Miller Morin). ¹⁷ Aujourd'hui encore, les mutations incessantes qui ponctuent une carrière de diplomate rendent très difficile toute vie de famille, surtout au plus haut niveau, même entre diplomates. Enfin on ne voit pas pourquoi la diplomatie ne pourrait bénéficier, comme tout autre administration, de l'apport de spécialistes extérieurs. En tout cas, Ann Miller Morin, femme de diplomate et auteur d'une

16. *American Diplomacy*, jeudi 14 janvier 1999, Henry Mattox, « On Professionalism Among American Ambassadors », à consulter sur <<http://www.unc.edu/depts/diplomat>>.

17. Ann Miller Morin, *Her Excellency : An Oral History of American Women Ambassadors* (New York : Twayne Publishers, 1995), 266.

histoire orale des femmes ambassadeurs, dit avoir perdu au cours de son enquête les préjugés qu'elle nourrissait envers les non-professionnels auparavant. D'ailleurs, qui voudrait encore croire que la diplomatie n'est pratiquée que dans les ambassades ?

C'est justement là que la longue expérience de Pamela Harriman, diplomate sociale, la mettait au moins sur un pied d'égalité avec les professionnels. Dans son livre *Her Excellency : An Oral History of American Women Ambassadors*, Ann Miller Morin explique que les tâches d'un ambassadeur se divisent en trois catégories « representation, reporting, and negotiating ». ¹⁸ Il n'existe pas de hiérarchie entre ces trois catégories, sinon celle qu'établissent les ambassadeurs eux-mêmes. Les femmes interviewées par Ann Miller Morin, selon qu'elles avaient fait carrière dans la diplomatie ou dans une autre activité, ont eu tendance à mettre leur devoir de « représentation » franchement en queue, ou en tête de leurs préoccupations d'ambassadeurs. Et cela n'est pas indifférent.

Les tâches de « représentation » englobent toutes sortes d'activités sociales et de loisirs : réceptions, visites d'entreprises, de salons et d'expositions, etc. Elles mettent traditionnellement en contact les ambassadeurs et les élites sociales et professionnelles d'un pays ; les ambassadeurs amateurs leur accordent beaucoup d'importance. Anne Cox Chambers, riche contributrice de la campagne de Jimmy Carter en 1976, et chasseresse émérite, se fit ainsi apprécier d'ambassadeurs masculins parce qu'elle pouvait les accompagner à la chasse en pleine semaine et traiter d'affaires d'État tout en marchant dans la campagne belge. ¹⁹ Anne Armstrong, républicaine du Texas qui fut ambassadeur à Londres en 1977 et 1978, déclara « adorer » les tâches de représentation. ²⁰

Mabel Haith, qui n'était pas une diplomate professionnelle mais avait longtemps suivi son mari ambassadeur en Afrique, s'exprime d'un ton plus critique envers ces tâches mondaines. ²¹ Lorsqu'elle fut envoyée comme ambassadeur au Cameroun puis en Guinée équatoriale de 1977 à 1980, elle tenait avant tout à rencontrer les gens du pays, et non les autres ambassadeurs. En tant qu'ancienne universitaire, elle développa surtout ses relations avec les universitaires locaux. De son propre aveu, la fonction de représentation tint nettement la dernière place dans les préoccupations de Margaret Joy Tibbetts, ambassadeur à Oslo de 1964 à 1969 et diplomate professionnelle. ²² En

18. Morin 10.

19. Morin 141.

20. Morin 111.

21. Morin 120-130.

22. Morin 55, 59-60.

général, les diplomates de carrière font peu de cas, si même elles le mentionnent, de cet aspect de leur travail.

On peut donc en conclure que les tâches de représentation ne sont guère prisées par les diplomates de carrière, pas plus qu'elle ne sauraient l'être par des journalistes du *Washington Post*. Bien recevoir les membres des élites d'un pays : tel n'est pas la vision de la diplomatie que l'on aime avoir. Cependant, c'est bien souvent tout ce qui reste de pouvoir à un ambassadeur. Pamela, en raison de sa carrière privée, était bien placée pour réussir, mais ni d'un point de vue féministe, ni d'un point de vue politique et diplomatique ces qualités n'ont été reconnues et louées au moment de sa mort.